

On fait remonter souvent l'Université de Paris, en particulier, et l'École, en général au règne de Charlemagne, qui fit en effet beaucoup pour l'instruction publique, et qui créa à Paris d'importantes écoles. Pourtant, l'Université de Paris, constituée par l'ensemble des privilèges qui assurèrent son indépendance, n'exista réellement qu'à partir, et en vertu des lettres patentes de Philippe-Auguste datées de l'an 1200. Jusqu'alors les écoles avaient dépendu des églises et des monastères. A Paris, elles formaient une annexe de la cathédrale. Au XIIe siècle, l'école de la cathédrale était devenue trop petite pour le nombre des étudiants.

Les maîtres les plus célèbres ouvrirent des cours libres sur la montagne Sainte-Geneviève, où les étudiants les suivirent en foule, malgré les réclamations de l'évêque de Paris. Philippe-Auguste régularisa cet affranchissement relatif des écoles et des maîtres en conférant à leur collectivité, désignée sous le nom d'Universitas parisiensis magistrorum et scholarum, des privilèges qui constituaient sa personnalité légale, et les moyens d'exercer son indépendance en l'affranchissant à la fois de la tutelle ecclésiastique exercée par l'évêque, et de la juridiction civile et criminelle exercée par le prévôt de Paris.

La rive gauche de la Seine, dite de l'Université, se peupla rapidement et se couvrit en peu d'années de maisons, d'écoles et d'églises. L'enseignement universitaire était largement international, ainsi que l'exprimait sa division officielle en quatre Nations : Nation de France, Nation de Picardie, Nation de Normandie et Nation d'Angleterre, qui devint Nation d'Allemagne en 1437 lorsque Paris fut délivré de la domination anglaise.

Le libéralisme supérieur qui ouvrait aux étrangers les Écoles de l'Université de Paris produisit très rapidement ses fruits ; les étudiants de tous les pays accoururent en foule, et dès ces temps reculés firent de Paris la capitale intellectuelle en même temps que la plus vaste cité de l'Europe continentale. On put voir dans le cours de moins d'un siècle, sur les bancs ou, pour être plus précis, sur la paille des Écoles de Paris, le prince allemand Albert le Grand, l'Écossais Duns Scot, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Anglais Roger Bacon, l'Italien Brunetto Latini et son élève Dante Alighieri. Ce n'est pas une hypothèse ni une rêverie que d'attribuer la splendeur soudaine de Paris dans le XIIIe siècle à l'éclatante lumière que projeta sur le monde entier l'Université parisienne très justement et très officiellement qualifiée la fille aînée de nos rois. C'est une réalité historique, dont les contemporains de saint Louis et de Philippe le Bel eurent la pleine conscience. Un autre panégyriste de la même époque, Jean de Jaudun, nomme Paris « la ville des villes » et lui assigne par là dans le monde moderne le rôle dominant que Rome, après Athènes, remplissait dans l'antiquité.

Les trônes se sont écroulés, les murailles abattues, les privilèges abîmés dans la poussière de l'édifice féodal, et cependant l'Université d'autrefois respire encore dans le quartier Latin d'aujourd'hui, séjour et sanctuaire de toutes les connaissances humaines... Le boulevard Saint-Michel, partant du pont de ce nom, absorbe la vieille rue de la Harpe dont il ne subsiste qu'un tronçon, va se perdre dans le vaste carrefour de l'Observatoire, derrière le jardin du Luxembourg ; le boulevard Saint-Germain, prend la rive gauche en écharpe depuis la rue des Fossés-Saint-Bernard et l'entrepôt des vins, en amont de la Seine, jusqu'au palais Bourbon et au pont de la Concorde en aval, coupant à angle droit le boulevard Saint-Michel au milieu de sa courbe ; la rue des Écoles, parallèle au boulevard Saint-Germain, partant du boulevard Saint-Michel, coupe la rue Saint-Victor élargie et se prolonge jusqu'au Jardin des Plantes sous le vocable du grand botaniste Jussieu. En laissant à droite la rue Saint-Séverin et l'église de ce nom, on entre dans la rue Saint-Jacques et l'on atteint rapidement la croisée de la rue des Écoles. Les deux encoignures de cette grande voie et de la rue Saint-Jacques sont occupées par de vastes édifices : celle de gauche par le Collège de France, celle de droite par les bâtiments neufs de la Sorbonne.

La Sorbonne est un vaste quadrilatère de hauts bâtiments à l'aspect sévère et monastique, bordant l'une des rues les plus étroites du quartier Latin. Son origine est fort ancienne. Ce fut le premier Collège fondé dans le quartier de l'Université ; il faut s'entendre sur la valeur de ce mot pris au sens purement latin de société, compagnie, réunion de gens exerçant la même profession. Le collège de Sorbonne, non plus que les collèges qui se multiplièrent rapidement après lui : ceux de Calvi, de Prémontré, de Cluny, du Trésorier, etc., ne furent pas alors des écoles publiques, mais simplement des maisons hospitalières, où de pauvres écoliers, qui allaient prendre leurs leçons aux écoles de la rue du Fouarre, trouvaient le vivre et le couvert. Le véritable fondateur du collège de Sorbonne se nommait Robert de Douai ; il était chanoine de Senlis et médecin de la reine Marguerite de Provence, femme de saint Louis ; il laissa 1,500 livres, monnaie de Paris, pour la fondation de ce collège, aux termes de son testament dont il confia l'exécution à son ami Robert de Sorbon, qui le lui avait conseillé. Robert de Sorbon commença l'exécution du testament de Robert de Douai en 1255, avec l'aide du roi saint Louis, qui donna des maisons et terrains pour construire l'édifice. On y installa d'abord seize pauvres boursiers pris dans les quatre Nations de l'Université de Paris ; plus tard, les docteurs de la Faculté de théologie de Paris s'y installèrent, et devinrent la Société de Sorbonne, dont les membres y furent logés pour toute leur vie.

Ce furent les prieurs de Sorbonne Guillaume Fichet et son ami Jean Heyn de la Pierre, prieur de la même maison, qui dotèrent Paris de sa première imprimerie. Ils firent venir d'Allemagne, en 1469, trois ouvriers imprimeurs, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michel Friburger ; ils leur fournirent une salle dans le bâtiment même de la Sorbonne. Les trois premiers imprimeurs parisiens montèrent leurs presses tout au commencement de l'année 1470 dans le sanctuaire de la science catholique. Ils imprimèrent d'abord le recueil des lettres « suavissimes » d'un grand écrivain de ce temps-là, inconnu de l'ingrate postérité, nommé Gasperini de Bergame.

La Bibliothèque nationale possède dans ses vitrines de la galerie Mazarine deux exemplaires de cet ouvrage in-quarto, dont le glorieux droit d'aînesse est constaté au dernier feuillet par une épigraphe latine dédiée à la Sorbonne et qui se traduit ainsi : « Voici les premiers livres que cette industrie a produit sur la terre de France et dans ta demeure. Les maîtres Michel, Ulric et Martin les ont imprimés et en feront d'autres encore ».

Ils tinrent parole, car, de 1470 à 1472, ils imprimèrent à la Sorbonne quinze autres ouvrages que la Bibliothèque nationale possède tous, parmi lesquels on remarque plusieurs classiques latins : *Salluste, Florus, les Tusculanes et les Offices de Cicéron, les comédies de Térence et les Offices de saint Ambroise.*

Un tel souvenir contraste avec l'esprit d'intolérance et de fanatisme que manifesta plus tard la maison de Sorbonne en diverses occurrences, par exemple le jour de 1589 où ses licteurs et ses théologiens, « soupriers et marmitons », comme les appelle L'Estoile dans son journal, déclarèrent les Français déliés de leur serment d'obéissance et de fidélité envers le roi Henri III. La fondation de l'imprimerie parisienne à la Sorbonne en 1469 fait l'objet d'une des grandes peintures qui ornent l'escalier de la nouvelle Sorbonne. Les autres représentent saint Louis remettant à Robert de Sorbon la charte de fondation de la Sorbonne, Abélard enseignant ses disciples sur la montagne Sainte-Geneviève, etc. Les imprimeurs ne furent pas ingrats, car Ulrich Gering, mort à Paris le 23 avril 1510, légua à la Sorbonne la somme énorme en ce temps-là de 8,500 livres d'argent comptant, plus la valeur de ses meubles, d'une grande imprimerie et d'une quantité de livres précieux.

Riches de ces legs et de bien d'autres, les docteurs de Sorbonne n'avaient apporté aucun agrandissement ni amélioration au bâtiment primitif qui tombait en ruines ; heureusement pour eux, ils avaient compté parmi leurs élèves en théologie le cardinal de Richelieu, qui voulut donner au monde catholique et à la ville de Paris une marque de sa munificence. Il chargea Jacques Le Mercier, l'architecte du Palais-Cardinal, de reconstruire en entier l'édifice de la Sorbonne, lequel, commencé en 1629, fut achevé en 1642. Il formait un carré long et consistait en quatre grands pavillons couverts d'ardoises, deux sur le devant et deux au fond, reliés sur le côté gauche par une aile où se trouvait à gauche l'entrée des services académiques, à droite l'escalier de la Bibliothèque.

Le caractère de cette architecture, avec ses hautes fenêtres du second étage coupant la ligne des corniches, est essentiellement archaïque, car il rappelle plus le style de la Renaissance aux temps d'Henri III et d'Henri IV que celui des dernières années du règne de Louis XIII. La Bibliothèque de la Sorbonne occupait la partie droite du corps de logis du fond, touchant à la chapelle. La Révolution arriva ; elle s'empressa de confisquer la Bibliothèque au profit de la municipalité de Paris ; un décret du 5 avril 1792 supprima la Sorbonne elle-même, et le Directoire, en 1795, eut l'idée lumineuse de la louer comme une simple maison de produit. La Bibliothèque fut alors déménagée, et c'est ce qui probablement la sauva. Le citoyen Amcilhon, conservateur du dépôt littéraire de « Louis la culture » (!), le fit répartir entre différentes bibliothèques publiques ; les manuscrits, presque tous recueillis par la Bibliothèque nationale, y forment un fonds spécial d'environ deux mille volumes.

Une nouvelle bibliothèque a été reconstituée à la Sorbonne sous le titre de Bibliothèque de l'Université. Elle occupe tout le second et le troisième étage de la Sorbonne depuis le pavillon du fond jusqu'au pavillon de devant et tout le long de celui-ci, sur la rue de la Sorbonne, jusqu'à l'église. Elle comprend aujourd'hui cent quarante mille volumes.

Les vieux bâtiments de la Sorbonne étant devenus insuffisants pour répondre aux exigences sans cesse croissantes de l'instruction supérieure, son agrandissement fut décidé. La première pierre de la nouvelle Sorbonne fut posée au mois d'août 1884. Elle fait suite à l'ancienne, entre les rues de la Sorbonne et Saint-Jacques, sur lesquelles s'élèvent les façades latérales, et la rue des Écoles où s'ouvre la grande façade d'entrée. Celle-ci est ornée de deux bas-reliefs par deux maîtres de la sculpture moderne, Chapu et Mercié, représentant l'un les Lettres françaises, l'autre les Sciences. Des statues allégoriques de l'Histoire, de la Philologie, etc., en complètent la décoration.

Cette vaste construction est entièrement réservée à l'Académie de Paris et à ses nombreux services : grande salle du conseil académique, salles de compositions, bureaux, etc. Elle renferme en outre un vaste amphithéâtre, pouvant recevoir trois mille personnes, qui remplace avantageusement le vieil amphithéâtre de la cour de Sorbonne, triste ET obscur, d'un accès difficile, et contenant tout au plus douze cents places.

A mesure que l'état des travaux de la nouvelle Sorbonne permettait l'installation successive des services, on a procédé à la démolition des vieux bâtiments ; la seconde partie de la reconstruction, comprenant la Faculté des sciences, sera terminée en 1891 ; enfin la troisième partie, comprenant la Faculté des lettres, la Bibliothèque de l'Université et l'École des hautes études, s'achèvera en 1895. Il ne subsistera plus alors de l'antique édifice que l'église Sainte-Ursule, moins protégée par la grande ombre de Richelieu que par la clause de son testament qui en interdit la transformation.

L'église de la Sorbonne occupe le quatrième côté du quadrilatère, qu'elle ferme par son extrémité méridionale. Le flanc gauche de l'église, qui sert de clôture à la grande cour, est accosté d'un portique avancé, formé par dix colonnes corinthiennes, séparées l'une de l'autre par des distances inégales, singularité des plus rares en architecture. Au-dessus du portique, on lit cette inscription en lettres d'or :

*ARMANDUS JOANNES, CARI. DUX DE RICHELIEU, SORBONAI PROVISOR, AEDIFICAVIT DO-MUAI ET EXALTAVIT  
TEMPLUM SANCTI DOMINI M. DC. XLII.*

Le portail de l'église forme le fond de la place de la Sorbonne ; la grande porte ne s'ouvrait autrefois que le 21 octobre, jour de la Sainte-Ursule, patronne de l'église, le jour de l'octave de la Fête-Dieu ou à la mort d'un docteur de la Sorbonne. Cet édifice, bâti par Jacques Le Mercier, sur l'emplacement de l'ancien collège de Calvi, rappelle les églises de la Renaissance italienne et abandonne complètement la tradition gothique. Il se compose extérieurement de deux étages en retrait l'un sur l'autre, couronnés par un dôme. Il est orné de deux ordres d'architecture superposés, l'inférieur formé par des colonnes corinthiennes entre lesquelles s'ouvre la grande porte, de dimensions assez exigües ; le second, ou le supérieur, par des pilastres composites. Colonnes et pilastres sont séparés par des niches garnies de statues. Le dôme, accompagné de quatre campaniles, se termine par une lanterne au pourtour de laquelle règne une

balustrade de fer. L'un de ces campaniles renfermait autrefois une cloche d'argent presque pur, dont le son clair était si perçant qu'on l'entendait dans tout Paris.

A l'intérieur, presque tous les ornements dont la munificence du cardinal et de ses héritiers avait doté la chapelle de Sorbonne ont disparu en 1793. Heureusement le tombeau du cardinal, enlevé du chœur dont il occupait le centre, a pu être préservé ; on l'a placé dans la chapelle latérale de droite, dans les circonstances et à la date indiquées par une inscription sur marbre noir, où il est dit que le tombeau du grand cardinal de Richelieu, après soixante-treize ans d'une déplorable violation, a été replacé dans la chapelle par l'ordre de l'empereur Napoléon III, M. Victor Duruy étant ministre et M Darboy archevêque de Paris, l'an 1866. Le monument est en forme de pierre tombale ; il supporte un groupe taillé dans le marbre de Carrare ; le grand ministre de Louis XIII y est représenté demi-couché, soutenu par la Religion, et ayant à ses pieds la Science également affligée de sa mort. Deux anges portent des armoiries, qui se trouvent reproduites sur les vitraux des trois fenêtres qui éclairent le porche intérieur, et qui sont d'argent à trois chevrons de gueules.

Ce beau travail, le chef-d'œuvre du sculpteur Girardon, avait été inauguré en 1694. Au-dessus de lui pend, à trente pieds de hauteur, un chapeau rouge orné avec glands de la même couleur ; c'est le chapeau authentique du cardinal Richelieu, dont la forme paraît s'ajuster en effet à la tête effilée et fine du vainqueur de la Rochelle, à cette tête qui gouverna l'Europe, et qui, arrachée à son sépulcre par un chef de section révolutionnaire, emballé de son état, passa de main en main comme un objet de curiosité vulgaire, jusqu'au jour où son dernier détenteur, M. Armez, l'envoya, dans une caisse d'acajou, au ministère de l'instruction publique, et le ministre d'alors, M. Victor Duruy, la rendit enfin à une sépulture chrétienne. Sur le mur- du fond de la chapelle Richelieu, le peintre Timbal a composé une vaste fresque qui symbolise la Théologie, en rassemblant les portraits de tous les docteurs de l'Église depuis saint Jérôme jusqu'à Bossuet, et parmi lesquels figure Robert de Sorbon.

Devant la façade de l'église s'étend la place de la Sorbonne, qui s'ouvre directement sur le boulevard Saint-Michel, laissant apercevoir la façade du lycée Saint-Louis. De l'autre côté, tout le pâté de maisons compris entre la place, la rue de la Sorbonne, la rue Champollion (ci-devant des Maçons-Sorbonne) et la rue des Mathurins (aujourd'hui remplacée par la rue des Ecoles) était occupé par les petites écoles de la Sorbonne, où les membres de la société sorbonique professaient à tour de rôle et logeaient leurs écoliers. Plusieurs maisons de la rue Champollion présentent encore une façade et des portes sculptées d'un style pareil à celui de la Sorbonne elle-même.